

SABINE.

Soit.

MADAME STAAR.

Et puis, tu entres dans une grande famille.

SABINE.

Tant pis.

MADAME STAAR.

Que de cousins et de cousines! L'un aide de ce côté, l'autre de celui-là.

SABINE.

Oui... toutes les semaines un repas de famille.

MADAME STAAR.

C'est excellent; et tu ne voudras pas rester en arrière. Te voilà du linge magnifique! Un service de table pour dix-huit personnes. M. Sperling a de la belle argenterie, — et il n'est pas pauvre. Un champ de choux devant la porte de la ville et un caveau pour la sépulture de sa famille dans l'église.

SABINE.

Je voudrais qu'il y fut déjà.

MADAME STARR.

Enfant! Voilà ton oncle. Il te dira, lui, quel homme c'est que Monsieur le substitut de l'inspecteur des ponts et chaussées.

### SCÈNE V.

M. STAAR, vice-président du Consistoire, Mme STAAR, SABINE.

MADAME STAAR.

Dieu te protège, André, mon cher fils! tu es vice-président du Consistoire, tu sais parler, toi.

Viens corriger cet enfant indocile. Elle ne veut pas entendre parler de son futur; elle se moque de son fiancé.

M. STAAR.

Eh! eh! je ne veux pas le croire...

SABINE.

Mon oncle prendra madéfense. Il a un salon de lecture, et, par conséquent, il connaît le monde.

M. STAAR.

Oh oui! je le connais.

SABINE.

Il a lu tous les romans nouveaux, et, par conséquent, il connaît le cœur humain.

M. STAAR.

Oh oui! je le connais.

SABINE.

Il vous dira combien de malheureuses jeunes filles, qu'on a forcées de se marier, sont mortes de phthisie.

M. STAAR.

Non, Sabine, non; je n'ai pas lu de tels livres. Les romans larmoyants ne sont plus à la mode; je ne m'en sers plus que dans ma boutique d'épicerie. On veut des voleurs, des brigands.

MADAME STAAR.

Dieu nous Protège!

M. STAAR.

C'est un malheur seulement que nos auteurs soient si peu patriotes, et qu'ils choisissent toujours des héros italiens. Nous avons cependant notre Kasebier! notre Schinderhannes! et tous